

## La première dispute de Claire et Jamie

1/5 - (Le chardon et le tartan - tome 1, chap 21)

---

<< Nous ne ralentîmes qu'après avoir parcouru plusieurs kilomètres, lorsqu'il n'y eut plus de doutes que nous n'étions pas suivis. Après quelques conciliabules, Dougal décida que nous devions prendre la direction des terres des Mackintosh, le clan ami le plus proche.

— *Nous pouvons être à Doonesbury avant la nuit. Dès demain, la nouvelle de l'évasion se répandra, mais nous serons alors en lieu sûr de l'autre côté de la frontière.*

Ce devait être le milieu de l'après-midi. Nous repartîmes au trot, notre monture légèrement à la traîne du fait de sa double charge. Mon propre cheval, pensai-je, devait encore être en train de paître tranquillement, attendant que le premier chanceux passant par là l'emmène.

— *Comment m'as-tu retrouvée ?* demandai-je.

Je commençais tout juste à réagir à tout ce qui venait de se passer et je tremblais comme une feuille. Mes vêtements étaient cette fois complètement secs, mais j'étais glacée jusqu'aux os.

— *J'ai regretté de t'avoir laissée seule et j'ai envoyé un homme pour te tenir compagnie. Il ne t'a pas trouvée, mais il a vu les soldats anglais traversant le fjord et tu étais avec eux.*

Il parlait d'une voix froide. Je ne pouvais guère lui reprocher de m'en vouloir. Mes dents claquaient.

— *Je m'étonne que tu n'en aies pas déduit que j'étais une espionne anglaise et que tu ne m'aies pas laissée partir avec eux.*

— *C'était ce que voulait Dougal. Mais l'homme qui t'a vue a dit que tu te débattais. Il fallait bien que j'aie vérifié, c'était la moindre des choses.*

Il me lança un regard glacial avant d'ajouter :

— *Tu as de la chance que j'aie vu ce que j'ai vu, Sassenach. Ça prouve au moins à Dougal que tu n'es pas de mèche avec eux.*

— *D-D-Dougal, hein ? Et toi ? Qu'en penses-tu ?* glapis-je.

Il ne répondit pas. Il eut néanmoins suffisamment pitié de moi pour rabattre un pan de son plaid sur mes épaules, sans toutefois me toucher plus que nécessaire. Il tenait les rênes avec une raideur qui contrastait avec son aisance habituelle. J'étais déjà assez énervée comme ça pour devoir supporter les humeurs de Monsieur.

— *Alors ? Dis-le ! Qu'est-ce que tu as ?* m'impatientai-je. *Je t'en prie, arrête de bouder, c'est grotesque !*

J'avais dû aller un peu trop loin. Il tira soudain sur les rênes et fit s'arrêter le cheval sur le bord de la route. Avant que je comprenne ce qui se passait, il avait sauté à terre et m'avait fait dégringoler de selle.

Dougal et les autres s'arrêtèrent un peu plus loin. Jamie leur fit signe de continuer et Dougal hocha la tête.

— *Ne tarde pas trop !* cria-t-il en repartant.

Jamie attendit qu'ils aient disparu. Puis, m'attrapant par le bras, il me força à lui faire face. Je sentais la moutarde me monter au nez. De quel droit me traitait-il ainsi ?

– *Bouder ! s'écria-t-il. Tu oses me parler de bouder ! Je fais de mon mieux pour me contrôler, alors que j'ai envie de te secouer comme un prunier, et tout ce que tu trouves à dire, c'est « arrête de bouder » ?*

– *Mais qu'est-ce qui te prend, bon sang ! m'écriai-je à mon tour.*

J'essayai de lui faire lâcher mon bras mais ses doigts étaient enfoncés dans ma chair comme les dents d'un piège à renard.

– *Qu'est-ce qui me prend ? répéta-t-il. Je vais te dire ce qui me prend ! J'en ai marre de devoir prouver encore et encore que tu n'es pas une espionne anglaise. J'en ai marre de devoir te surveiller sans cesse de peur que tu n'inventes une nouvelle ânerie. Et j'en ai vraiment, vraiment marre que des gens m'obligent à regarder pendant qu'ils te violent ! Tu crois que ça me plaît ?*

– *Ah, parce que moi, ça m'amuse, peut-être ! hurlai-je. Si je comprends bien, tout est ma faute ?*

– *Parfaitement ! Si tu étais restée là où je te l'avais demandé, rien ne serait arrivé ! Mais non, ce serait trop simple ! Pourquoi m'écouter ? Après tout, je ne suis que ton mari, quelle importance ? Madame ne fait que ce qui lui chante. Il suffit que je tourne le dos pour te retrouver allongée, les jupes retroussées, sous la pire des racailles que cette terre ait jamais portée, sur le point de te culbuter sous mes yeux !*

Son accent écossais, déjà prononcé, épaississait de seconde en seconde, signe qu'il était vraiment énervé, au cas où je ne l'aurais pas encore compris.

– *Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, rétorquai-je. Tu ne cherches jamais à comprendre, toujours à me soupçonner ! Je t'ai dit la vérité à mon sujet ! Et je t'avais prévenu de ne pas me laisser seule ! Et m'as-tu seulement écoutée ? Bien sûr que non ! Je ne suis qu'une femme, après tout ! Qui écouterait les « âneries » d'une femme ? Les femmes ne savent qu'obéir aux ordres et rester assises sagement dans un coin, les mains croisées sur les genoux, attendant que leurs hommes rentrent à la maison pour leur dire ce qu'elles doivent faire !*

Il me secoua encore, incapable de se contrôler.

– *Si tu avais obéi, nous ne serions pas en train de fuir avec une centaine d'Anglais à nos trousses ! Bon sang, je ne sais pas si je dois t'étrangler ou te rosser, mais tu mérites vraiment une bonne correction.*

Cette fois, c'était lui qui allait trop loin. Mon sang ne fit qu'un tour. Je lui décochai un coup de genou en direction des parties. Il l'esquiva de justesse, plaçant sa jambe entre mes cuisses pour parer toute nouvelle tentative de coup bas.

– *Fais ça encore une fois et je te donne une raclée ! rugit-il.*

– *Tu n'es qu'une brute et un imbécile, suffoquai-je en tentant de me libérer. Tu crois que j'ai fait exprès de me faire capturer par les Anglais ?*

– *Oui, tu l'as fait exprès, pour te venger de ce qui s'est passé l'autre jour dans la clairière ! J'en restai bouche bée.*

– *Dans la clairière ? Tu veux dire avec les deux déserteurs ?*

– *Parfaitement ! Tu m'en veux de ne pas t'avoir protégée et tu as raison. Mais tu sais très bien que je ne pouvais rien faire. Et maintenant, tu veux me faire payer en te mettant délibérément, toi, ma femme, entre les griffes de mon ennemi juré !*

– *Ta femme ! Ta femme ! Je crois rêver ! Tu ne penses qu'à toi ! Et moi ? Je ne suis qu'un meuble, peut-être ? Tu t'imagines que je t'appartiens corps et âme ? Tu ne supportes pas qu'on touche à tes petites affaires, c'est ça ?*

– *Oui, tu m'appartiens, vociféra-t-il. Tu es ma femme, que ça te plaise ou non !*

– *Eh bien, figure-toi que ça ne me plaît pas, mais alors pas du tout ! Mais quelle importance, après tout ! Tant que je suis là pour chauffer ton lit, tu te fiches de savoir ce que je pense et ce que je ressens ! C'est ça, une femme, pour toi ! Un trou où foutre ta queue quand ça te démange !*

Son visage blêmit. Il se mit à me secouer si fort que je me mordis la langue.

– *Lâche-moi ! hurlai-je. Lâche-moi, espèce de... chien en rut !*

Il me lâcha aussitôt et recula d'un pas comme si je l'avais mordu. Ses yeux fulminaient.

– *Tu n'es qu'une garce ordurière ! Je t'interdis de me parler sur ce ton !*

– *Je parlerai comme ça me chante ! Ce n'est pas toi qui vas dicter ma conduite !*

– *Peuh ! Tu te fiches bien de blesser les autres, du moment que tu peux faire tous tes caprices. Tu n'es qu'une petite égoïste, une...*

– *C'est ton orgueil qui est blessé ! Je nous ai sauvé la vie dans la clairière et tu ne peux pas le supporter, c'est ça, hein ! Tu es resté planté là sans rien faire. Si je n'avais pas eu un couteau, nous serions tous les deux morts, à présent !*

Jusqu'à ce qu'il le dise lui-même, je ne m'étais pas rendu compte que je lui en voulais de ne pas m'avoir protégée dans la clairière. C'était totalement irrationnel. Il n'y était pour rien et ce n'était qu'un coup de chance si j'avais eu la dague dans ma poche. Mais, juste ou pas, c'était vrai que, inconsciemment, je lui reprochais de ne pas avoir assuré ma protection. Sans doute parce que lui le voyait ainsi.

Nous restâmes là, à court d'arguments, pantelants. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était basse et tremblante d'émotion.

– *Tu as vu ce pilori dans la cour de la garnison ?*

Je hochai brièvement la tête.

– *C'est là qu'ils m'ont attaché, comme un animal, et fouetté jusqu'au sang. J'en porterai les traces jusqu'à ma mort. Ce n'est pourtant rien à côté de ce qui nous serait arrivé, cet après-midi, si je n'avais pas eu une chance de cocu. Ils m'auraient sans doute fouetté de nouveau avant de me pendre.*

Il déglutit avant de poursuivre.

– *Je le savais et pourtant je n'ai pas hésité une seconde à m'introduire dans la garnison, tout en me demandant si Dougal n'avait pas raison ! Tu sais où j'ai trouvé le pistolet que j'ai utilisé ?*

Je fis non de la tête. Ma colère commençait à faiblir.

– *J'ai tué un garde près du mur d'enceinte. Il m'a tiré dessus, voilà pourquoi il était vide. Je l'ai tué avec mon poignard que j'ai laissé planté dans sa poitrine quand je t'ai entendue crier. J'en aurais tué une dizaine d'autres pour te retrouver, Claire.*

Sa voix se brisa.

– *Et quand tu as crié, j'ai foncé vers toi, sans autre arme qu'un pistolet vide et mes deux mains.*

Il parlait doucement maintenant, mais ses yeux étaient encore pleins de rage et de douleur. Je me taisais. Sous le coup de ma peur lors de la scène avec Randall, je n'avais

pas un instant pensé au courage inhumain qu'il lui avait fallu pour revenir au fort me chercher.

Il se détourna et ses épaules s'abaissèrent.

– *Tu as raison, dit-il. Tu as parfaitement raison. Mon orgueil a été blessé. Mais mon orgueil est tout ce qui me reste.*

Il s'appuya contre un tronc d'arbre et laissa retomber sa tête, épuisé. J'entendais à peine sa voix.

– *Tu me détruis, Claire.*

Je ressentais une impression plus ou moins similaire. Hésitante, je m'approchai de lui. Comme il ne bougeait pas, je glissai mes bras autour de sa taille et posai ma tête contre son dos. Sa chemise était moite et il tremblait.

– *Je suis désolée, dis-je simplement. Pardonne-moi.*

Il se tourna et me serra contre lui.

– *Tu es pardonnée, murmura-t-il dans mes cheveux. Me relâchant, il baissa les yeux vers moi.*

– *Moi aussi, je suis désolé. Excuse-moi pour tout ce que j'ai dit. J'étais furieux, mes paroles ont dépassé ma pensée. Tu veux bien me pardonner ?*

Je ne voyais pas ce que j'avais à lui pardonner, mais acquiesçai néanmoins et serrai ses mains.

– *Pardonné, dis-je à mon tour.*

Dans un silence moins pesant, nous remontâmes en selle. La route était droite et je voyais au loin le petit nuage de poussière soulevé par les chevaux de Dougal et de ses hommes.

Jamie me tenait par la taille et je me sentais en sécurité. Mais nos orgueils blessés se dressaient néanmoins entre nous. Le malaise n'était pas dissipé. Nous nous étions mutuellement pardonné, certes, mais nos paroles restaient en suspens dans nos mémoires, loin d'être oubliées. >>

## **2/5 - (Le chardon et le tartan - tome 1, chap 22)**

<< Nous atteignîmes Doonesbury avant la tombée de la nuit.

C'était un relais assez grand, avec une auberge. Dougal tiqua douloureusement en payant l'aubergiste. Encore un dont il faudrait acheter le silence quant à notre présence chez lui. Cependant, l'argent nous permit également de nous régaler d'un bon dîner, et de boire de la bière à volonté.

Toutefois, en dépit de l'excellente nourriture, l'ambiance était morose. Nous mangeâmes en silence. Assise à l'écart dans ma robe déchirée, pudiquement cachée par la chemise de rechange de Jamie, j'étais manifestement en disgrâce. Les hommes faisaient comme si je n'étais pas là. Même Jamie se contenta de pousser les plats vers moi de temps à autre. Une fois le dîner terminé, je montai avec soulagement dans notre chambre, aussi petite et puante soit-elle.

Je m'affalai sur le lit avec un soupir, indifférente à l'état de propreté des draps.

– *Ouf ! quelle journée !* m'exclamai-je.

– *Mmm, tu peux le dire.*

Jamie déboutonna son col et défit, sa ceinture, mais ne fit pas mine de se déshabiller. Il doubla la lanière de cuir comme pour tester sa souplesse, l'air songeur.

– *Tu ne viens pas te coucher, Jamie ?*

Il s'approcha du lit, balançant lentement sa ceinture.

– *C'est que... nous avons encore quelque chose régler avant de dormir.*

Une vague d'appréhension s'empara soudain de moi.

– *De quoi veux-tu parler ?*

Il ne répondit pas tout de suite. Il tira un tabouret à lui et s'assit devant le lit.

– *Te rends-tu compte, Claire, qu'on a tous failli laisser notre peau, cet après-midi ?*

Je baissai les yeux, honteuse.

– *Oui, je sais. C'était ma faute, je suis désolée.*

– *Et te rends-tu compte que, si l'un des hommes parmi nous avait mis le groupe en danger, il aurait été battu, fouetté, voire même tué ?*

Je commençai à blêmir.

– *Non, je l'ignorais, répondis-je d'une voix blanche.*

– *Je sais que tu n'es pas habituée à nos usages, ce qui te excuse en partie. Mais je t'avais pourtant demandé de rester cachée. Si tu avais obéi, rien de tout cela ne serait arrivé. À présent, les Anglais vont quadriller la campagne pour nous chercher. Nous allons devoir rester cachés pendant la journée et voyager de nuit.*

Il marqua une pause avant de reprendre d'un ton hésitant :

– *Quant au capitaine Randall... c'est une autre histoire.*

– *Maintenant qu'il sait que tu es de retour, il va tout faire pour te retrouver, c'est ça ?*

– *Oui, c'est... euh... une histoire personnelle entre nous.*

– *Je suis tellement navrée, Jamie.*

– *Si j'avais été le seul à être mêlé à cette histoire, je serais prêt à laisser passer. Encore que...*

Il me lança un regard torve.

– *... j'ai bien cru mourir en voyant cet animal poser ses mains sur toi.*

Il se tourna vers l'âtre, le visage sombre, comme s'il revivait en pensée les événements de l'après-midi. Je songeai un instant à lui parler des petits problèmes sexuels de Randall, puis me ravisai en me disant que cela ne ferait sans doute qu'aggraver mon cas. J'avais une folle envie de serrer Jamie contre moi, de le supplier de me pardonner, mais je n'osais l'approcher. Après un long silence, il soupira et fit claquer sa ceinture contre sa cuisse.

– *Bien... dit-il. Finissons-en. Tu as commis une grave faute en outrepassant mes ordres et je dois te punir, Claire. Tu te souviens de ce que je t'ai dit dans le petit bois, ce matin ?*

Je m'en souvenais parfaitement et reculai précipitamment contre le mur.

– *Que... veux-tu dire ?*

– *Tu sais très bien de quoi je parle, répondit-il fermement. Penche-toi sur le lit et remonte tes jupes.*

– *Non, mais je rêve ! Il n'en est pas question !* criai-je en m'accrochant au montant du lit.

Jamie m'observa un moment, se demandant comment il allait s'y prendre. Je réalisai soudain que rien ne l'empêcherait de faire de moi ce qu'il voudrait. Il était nettement plus fort et personne ne viendrait à mon secours. Finalement, il sembla opter pour la discussion, posa sa ceinture et grimpa sur le lit à mes côtés.

– *Écoute, Claire... commença-t-il.*

– *J'ai déjà dit que j'étais désolée ! explosai-je. Et je le pense sincèrement. Je ne le ferai plus jamais.*

– *Justement, tu es bien capable de recommencer. Tu n'as pas conscience de la gravité de la situation. Je crois que, là d'où tu viens, la vie est plus facile. Pour toi, obéir ou désobéir à un ordre n'est pas une affaire de vie ou de mort. Au pire, cela peut provoquer des désagréments pour ton entourage, mais sans plus.*

Il tripota la couverture, tentant d'organiser ses pensées.

– *Ici, le moindre faux pas peut avoir des conséquences tragiques, surtout pour un homme comme moi.*

Il me caressa l'épaule, voyant que j'étais au bord des larmes.

– *Je sais que tu ne mettrais jamais délibérément la vie d'un autre en danger. Mais tu peux le faire sans le vouloir, comme aujourd'hui, simplement parce que tu ne me prends pas au sérieux quand je te mets en garde. Tu es habituée à penser par toi seule, et je sais que tu n'as pas l'habitude de laisser un homme te dicter ta conduite. Mais il faut que tu apprennes, pour notre salut à tous.*

– *Je comprends,* répondis-je lentement. *Tu as parfaitement raison. Dorénavant, je ferai ce que tu me dis, même si je ne suis pas d'accord.*

– *À la bonne heure !*

Il se leva et reprit sa ceinture.

– *Alors, viens, qu'on en finisse une fois pour toutes.*

Les bras m'en tombèrent.

– *Quoi ? Mais puisque je viens de dire que je t'obéirai !*

Il poussa un soupir exaspéré et se rassit sur son tabouret.

– *Écoute. Tu viens de dire que tu comprenais et je te crois sur parole. Mais il y a une différence entre comprendre quelque chose par la pensée et le savoir vraiment, au fond de soi.*

J'acquiesçai, à contrecœur.

– *Je dois te punir,* reprit-il, *pour deux raisons : d'une part pour que tu saches...*

Il esquissa un sourire.

– *Et je suis bien placé pour te dire qu'une bonne raclée, ça ne s'oublie pas...*

Je m'accrochai un peu plus fort au montant du lit.

– *... et d'autre part, à cause des hommes. Tu as vu leur tête, ce soir, pendant le dîner ? Ce n'est que justice, Claire : tu leur as fait du tort à tous, et maintenant, tu dois en payer le prix.*

Il prit une profonde inspiration.

– *En tant que ton époux, mon devoir est de te corriger. Et j'ai bien l'intention de le faire.*

J'avais de fortes objections à opposer à ce raisonnement. Le fait était que les torts étaient en partie de mon côté, mais, justice ou pas, mon amour-propre ne pouvait tolérer que je sois battue, par qui que ce soit et pour quelque raison que ce soit. Je me sentais profondément trahie par cet homme que j'avais considéré comme un ami, un protecteur et un amant. En outre, mon instinct de survie était terrifié à l'idée d'être livrée à la merci d'un homme qui maniait un glaive de trente kilos aussi aisément qu'un chasse-mouches.

– *Je ne te permettrai pas de me frapper,* dis-je fermement, sans lâcher le montant du lit.

– *Ah non ? Mais je ne demande pas ta permission. Tu es ma femme, que ça te plaise ou non. Si je décidais de te casser un bras, de te mettre au pain sec et à l'eau, ou de t'enfermer pendant des jours dans une armoire – ce qui n'est peut-être pas une mauvaise idée –, rien ni personne ne pourrait m'en empêcher.*

– *Je vais hurler et ameuter toute l'auberge !*

– *Je n'en doute pas. Si tu ne cries pas avant, tu crieras pendant. On t'entendra sûrement jusque dans la ferme voisine, tu as du coffre.*

Il esquissa un sourire odieux et s'approcha. Il parvint non sans mal à détacher mes doigts agrippés au montant du lit, puis me traîna de force par une jambe. Je lui envoyai des coups de pied dans le tibia, mais, comme j'étais pieds nus, il ne sentit probablement pas grand-chose. Il me plaqua sur les draps, me tordant un bras derrière le dos pour m'immobiliser.

– *Cesse de bouger, Claire ! Si tu coopères, on s'en tiendra à douze coups.*

– *Et sinon ?*

Il prit sa ceinture et la fit claquer contre sa jambe avec un bruit sinistre.

– *Alors je te mettrai un genou dans les reins et je te battrai jusqu'à ce que ça me fasse mal au bras. Et je te préviens, je ne me fatigue pas facilement.*

Je me débattis de plus belle en rebondissant sur le lit et me retournai :

– *Tu n'es qu'un barbare !* lui lançai-je au visage. *Un... un sadique ! Avoue que ça te fait plaisir ! Je ne te le pardonnerai jamais !*

Jamie marqua un temps d'arrêt, tordant la ceinture entre ses doigts.

– *J'ignore ce qu'est un « sadique », répondit-il enfin, mais si je t'ai pardonné pour cet après-midi, tu me pardonneras bien à ton tour, dès que tu seras en état de t'asseoir. Quant à mon plaisir...*

Il esquissa une moue dégoûtée.

– *J'ai dit que je devais te punir, je n'ai jamais dit que j'en avais envie.*

Il plia un doigt, me faisant signe d'approcher.

– *Viens par ici.*

Le lendemain matin, j'hésitai à sortir de la chambre. Je traînai, nouant puis dénouant les rubans de ma robe, brossant mes cheveux. Je n'avais pas adressé la parole à Jamie depuis la veille, mais il remarqua mon manège et insista pour que je descende avec lui pour le petit déjeuner.

– *Tu n'as pas besoin d'avoir honte devant les autres. Ils vont sans doute te chahuter un peu, rien de bien méchant. Allez, courage !*

Il voulut me caresser le menton et je lui mordis la main.

– *Aïe !* fit-il en soufflant sur ses doigts. *Attention, petite, on ne t'a jamais dit qu'il ne fallait pas mettre n'importe quoi dans sa bouche ?*

Il pouvait être d'humeur rieuse, l'ordure ! Il ne perdait rien pour attendre.

La nuit avait été très déplaisante. Ma soumission résignée n'avait duré que jusqu'au premier claquement du cuir sur ma peau. Une lutte acharnée avait suivi, laissant Jamie avec un nez en sang, trois longues éraflures sur sa joue et un poignet mordu jusqu'à l'os. Quant à moi, comme promis, je m'étais retrouvée le nez dans la couverture, un genou dans les reins, recevant la raclée de ma vie.

Jamie, cet abject homme des cavernes écossaises, avait vu juste. Dans la salle à manger, les hommes se montrèrent légèrement distants, mais amicaux. L'hostilité et le mépris de la veille avaient disparu.

Tandis que je me servais des œufs sur la console, Dougal s'approcha et glissa un bras paternel sur mon épaule. Sa barbe me chatouilla l'oreille tandis qu'il déclarait à voix basse :

– *J'espère que Jamie n'y a pas été trop fort, la nuit dernière. On aurait dit qu'il était en train de vous égorger.*

Je détournai la tête pour ne pas montrer mon teint cramoisi. Lorsque j'avais vu que je ne pourrais y échapper, j'avais décidé de rester stoïque et de ne pas broncher pendant l'épreuve, mais le sphinx lui-même n'aurait pu garder la bouche fermée si Jamie Fraser s'en était pris à lui.

Dougal se tourna et appela Jamie, assis en train de manger du pain et du fromage.

– *Hé, Jamie, tu n'avais pas besoin de manquer tuer ta pauvre femme, une gentille petite fessée aurait suffi.*

Il me donna une petite tape sur les fesses qui me fit grimacer de douleur. Je le foudroyai du regard.

– *Bah, un arrière-train endolori, ça ne dure jamais longtemps,* déclara Murtagh.

– *C'est vrai,* intervint Ned en souriant, *venez donc vous asseoir, Claire.*

– *Merci,* répondis-je dignement. *Je préfère rester debout.*

Tous les hommes rugirent de rire. Jamie évitait soigneusement mon regard, étalant le fromage sur sa tartine avec application.

Les taquineries se poursuivirent tout au long de la journée, et chaque homme trouva une excuse pour venir me gratifier d'une tape sur les fesses. Toutefois, ce fut supportable et je reconnus rageusement que Jamie avait eu raison, même si j'avais toujours envie de l'étrangler.

M'asseoir étant hors de question, je m'occupai toute la matinée à raccommo­der des vêtements et à coudre des boutons devant la fenêtre, avec l'excuse que j'avais besoin de lumière. Après le déjeuner, que je pris debout, chacun rentra dans sa chambre pour la sieste. Dougal avait décidé que nous attendrions la nuit noire pour prendre la route de Bargrennan, notre prochaine étape. Jamie me suivit dans l'escalier, mais je lui claquai la porte au nez et il dut se résoudre à dormir une nouvelle fois sur le plancher.

La nuit dernière, il s'était montré relativement diplomate. Après avoir bouclé sa ceinture, il avait quitté la chambre sans un mot immédiatement après son méfait. Il était revenu une heure après que j'eus mouché la chandelle, mais avait eu suffisamment de bon sens pour ne pas venir se coucher à côté de moi. Après être resté un instant immobile dans le noir, il avait poussé un long soupir et s'était enroulé dans une couverture près de la porte. Trop furieuse, bouleversée et endolorie pour dormir, je n'avais pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, ressassant ce que Jamie m'avait dit et maîtrisant difficilement une envie cyclique d'aller lui envoyer un coup de pied dans les bourses.

En raisonnant de manière objective, ce dont j'étais bien incapable, j'aurais pu admettre qu'effectivement je ne prenais pas les choses assez au sérieux. En revanche, il avait tort en pensant que, là d'où je venais, la vie était moins dangereuse.

En fait, c'était plutôt le contraire. À de nombreux égards, cette époque était irréelle pour moi, comme tirée d'une pièce de théâtre ou d'un bal masqué. Comparées aux effets de la guerre mécanisée et des armes de destruction massive que je venais de connaître, les escarmouches auxquelles j'avais assisté entre de petits groupes d'hommes armés d'épée et de mousquets me paraissaient plus pittoresques que menaçantes.

Mais tout était une question d'échelle. Après tout, un mort est un mort, qu'il ait été tué par une balle de mousquet ou un tir au mortier. La seule différence, c'était que le mortier tuait à l'aveuglette, fauchant des dizaines de vies à la fois, alors que la balle de mousquet était



tirée par un homme qui regardait sa victime dans les yeux. Pour moi, il s'agissait d'un assassinat, pas de la guerre. Combien fallait-il d'assassins pour faire un conflit mondial ? Assez, sans doute, pour qu'ils n'aient jamais à se regarder dans les yeux. Pourtant, pour Dougal, Jamie, Rupert, Ned et les autres, c'était bien d'une guerre qu'il s'agissait, ou du moins d'une cause grave. Même Murtagh, le freluquet à la face de fouine, était prêt à se livrer à des violences auxquelles ne le portaient point ses inclinations naturelles.

Mais quelle cause ? Un roi plutôt qu'un autre ? Les Hanovre contre les Stuarts ? Pour moi, ce n'étaient que des noms sur un tableau généalogique dans une salle de classe. Que représentaient-ils à côté des desseins inimaginables du IIIe Reich de Hitler ? Toutefois, même si elles me semblaient triviales, les différences entre tel et tel souverain avaient leur importance pour ceux qui vivaient sous leur règne. En outre, le droit de vivre à sa guise n'avait rien de trivial. La lutte pour choisir son propre destin était-elle moins importante que la nécessité d'arrêter un grand fléau de l'humanité ? Je me retournais nerveusement dans mon lit, massant mes fesses douloureuses, lançant des regards noirs vers Jamie, roulé en boule près de la porte. Il respirait régulièrement, mais légèrement. J'espérais bien que lui non plus n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Dès le début, j'avais pris cette aventure comme un mélodrame : tout ceci n'arrivait pas dans la vraie vie. J'avais reçu beaucoup de chocs depuis mon passage à travers le menhir, mais ce n'était rien à côté de ce que j'avais vécu cet après-midi.

Jack Randall, si semblable à Frank et si terriblement différent... Le contact de sa main sur mon sein nu avait soudain créé un lien entre mon ancienne vie et la nouvelle, faisant se percuter de plein fouet deux réalités incompatibles. Et puis il y avait Jamie : son visage blême dans l'encadrement de la fenêtre, déformé par la colère sur le bord de la route, fermé de douleur sous ma pluie d'insultes.

Jamie. Jamie était on ne peut plus réel, plus réel encore que tout ce que j'avais jamais connu, même Frank et ma vie en 1945. Jamie, tendre amant, époux perfide. C'était peut-être là le problème. Jamie accaparait tant mes sens que tout le reste me paraissait insignifiant. Mais je ne pouvais plus me le permettre. Mon étourderie avait failli lui coûter la vie et, à l'idée de le perdre, mon estomac se retourna.

Je me redressai soudain dans l'intention d'aller le chercher et de le ramener dans le lit. Mais au premier mouvement je me rappelai aussitôt le fruit de son travail et me laissai retomber rageusement sur le ventre. >>

### **3/5 - (Le chardon et le tartan - tome 1, chap 22)**

<< Une nuit passée ainsi à philosopher entre deux crises de colère me laissa éreintée au matin. Aussi dormis-je comme un loir tout l'après-midi et ne redescendis, l'œil vague, que lorsque Rupert vint me secouer pour aller dîner.

Dougal, non sans avoir ronchonné devant la dépense, m'avait procuré une nouvelle monture. C'était un gros cheval qui, à défaut d'élégance, avait un regard doux. Je le baptisai aussitôt Chardon.

Je n'avais pas songé aux effets d'une longue chevauchée après une sévère fessée. Je lançai un regard inquiet à la selle de Chardon, comprenant soudain ce qui m'attendait. Une épaisse couverture vint s'abattre sur la selle et j'aperçus Murtagh me faisant un clin

d'œil complice de l'autre côté du cheval. Quitte à endurer le martyre, je décidai de souffrir dignement et serrai les dents en grimpant sur ma monture.

Dans un élan de galanterie inattendu, les hommes semblèrent s'être donné le mot pour réclamer à tour de rôle des arrêts pipi qui me permettaient chaque fois de descendre de selle et de frotter discrètement mon arrière-train malmené.

De temps à autre, l'un d'eux demandait à boire, ce qui requérait de nouveau un arrêt de ma part puisque Chardon portait également les bonbonnes d'eau.

Nous progressâmes quelques heures de cette façon, puis la douleur devint insupportable. Je ne savais plus comment me tenir en selle. Enfin, je décidai que j'avais été suffisamment digne et descendis de cheval. Je fis mine d'examiner la patte avant de Chardon pendant que les autres s'attroupaient autour de moi.

– *Une pierre s'est glissée dans son sabot, mentis-je. Je l'ai enlevée. Il serait préférable que je le fasse marcher un peu. Autrement, il risque de boiter.*

– *En effet, ce serait fâcheux, convint Dougal. D'accord, faites-le marcher, mais quelqu'un doit rester avec vous, on ne sait jamais qui peut passer par là.*

Jamie sauta aussitôt à terre.

– *Je resterai avec elle, dit-il calmement.*

– *Bien. Ne tardez pas trop. Nous devons être à Bargrennan avant l'aube. On se retrouve à l'auberge du Sanglier rouge. Le propriétaire est un ami.*

D'un geste, il rassembla les autres et ils s'éloignèrent au petit trot dans un nuage de poussière.

Plusieurs heures de torture sur la selle n'avaient pas arrangé mon humeur. « Qu'il marche avec moi, s'il n'a rien de mieux à faire, pensai-je. Mais si cette brute s'imagine que je vais lui adresser la parole... »

Il n'avait pas l'air particulièrement brutal sous le clair de lune, mais je ne me laissai pas attendrir et marchai devant lui, clopin-clopat, en évitant soigneusement de le regarder.

– *Ça ira nettement mieux demain, tu verras, observa-t-il nonchalamment. Mais il faudra attendre plusieurs jours avant de pouvoir t'asseoir normalement.*

– *Qu'en sais-tu ? Tu as l'habitude de battre des femmes ?*

– *Non, répondit-il, imperturbable. C'était la première fois. Mais j'ai reçu assez de raclées pour le savoir.*

– *Toi ?*

J'avais du mal à l'imaginer se laissant donner une fessée. Mon expression le fit rire.

– *Quand j'étais petit, Sassenach, entre huit et treize ans, j'ai eu la peau des fesses tannée plus d'une fois. Après quoi je suis devenu plus grand que mon père, et ce n'était plus très commode pour lui.*

– *Ton père te battait ?*

– *Oui, et le maître d'école aussi, et de temps en temps Dougal ou un autre de mes oncles, selon là où j'étais et ce que j'avais fait.*

Cela commençait à m'intéresser, malgré ma détermination de faire comme s'il n'existait pas.

– *Et que faisais-tu au juste ?*

Il repartit d'un rire contagieux qui s'éleva dans la nuit.

– *Je ne me souviens pas de tout, mais généralement je crois que je l'avais mérité. Je ne pense pas que mon père m'ait battu injustement.*

Il continua à marcher en silence quelques minutes avant de reprendre :

– Attends voir. Une fois, c'était pour avoir tué des poulets avec ma fronde, et une autre, pour être grimé sur les vaches et avoir fait tourner leur lait. Il m'est aussi arrivé de manger toute la garniture d'un gâteau avant de le remettre dans le garde-manger. Ah ! oui, et puis tous les chevaux se sont enfuis un jour parce que je n'avais pas fermé la porte des écuries. J'ai mis le feu au chaume du pigeonnier, mais je ne l'avais pas fait exprès, et j'ai perdu tous mes livres d'école, ça je l'avais fait exprès. Bref, j'ai fait toutes les bêtises que font les enfants d'ordinaire. Mais le plus souvent, j'étais puni pour avoir ouvert la bouche au lieu de me taire. Une fois, ma sœur Jenny a cassé une cruche. Je la taquinais et elle s'est énervée, elle m'a lancé la cruche à la tête. Quand mon père est entré et a demandé ce qui s'était passé, elle a eu peur et n'a pas osé parler. Elle me regardait en ouvrant des yeux terrifiés. Elle a les yeux bleus, comme moi, mais plus beaux, bordés de cils noirs. Alors j'ai menti à mon père en prétendant que c'était moi qui l'avais cassée.

– Quelle grandeur d'âme ! raillai-je. Ta sœur a dû t'en être reconnaissante.

– Malheureusement, mon père avait tout entendu derrière la porte. Elle a été battue pour avoir cassé la cruche, et moi, pour l'avoir taquinée et avoir menti.

– Mais ce n'était pas juste ! m'indignai-je.

– Mon père n'était pas un homme doux, mais il était juste. Pour lui, il n'y avait qu'une seule vérité, et les gens devaient assumer la responsabilité de leurs actes, ce qui me paraît normal.

Il me lança un regard de biais.

– Quoi qu'il en soit, il a reconnu que c'était généreux de ma part d'avoir voulu épargner la punition à ma sœur. Aussi, il m'a laissé le choix entre le martinet ou aller me coucher sans dîner.

Il éclata de rire.

– Mon père me connaissait bien. J'ai opté pour le martinet sans hésiter.

– Ton ventre te perdra.

– C'est vrai, convint-il. Toi aussi, glouton ! lança-t-il à son cheval en tirant sur les rênes pour l'empêcher de paître sur le bord de la route. Tu devras attendre la prochaine halte. Oui, reprit-il, mon père était un homme juste mais, à l'époque, je ne m'en rendais pas forcément compte. Il ne me faisait jamais attendre avant de me punir. Si je faisais une bêtise, je recevais ma raclée sur-le-champ ou dès qu'il l'apprenait. Il veillait aussi à ce que je sache toujours pourquoi j'étais puni, et si je voulais faire entendre ma version des choses, il m'écoutait toujours.

Ainsi, voilà où il voulait en venir ! Sale calculateur ! S'il comptait me faire passer mon envie de l'éventrer, il pouvait toujours courir, mais je ne perdais rien à le laisser essayer.

– As-tu jamais réussi à le dissuader de te battre ? demandai-je.

– Non. Généralement, ma culpabilité était tellement flagrante que ça ne valait même pas la peine d'essayer. Mais, parfois, j'arrivais à atténuer légèrement la sentence.

Il se gratta le nez.

– Un jour, je lui ai dit que battre un enfant était un geste primitif qui ne servait à rien. Il m'a répondu que j'avais à peu près autant de bon sens que le poteau auquel je m'accrochais désespérément. Il a dit que le respect des aînés était l'un des piliers de la civilisation et que, tant que je ne l'avais pas compris, je devais me faire à l'idée de regarder mes orteils pendant que l'un de mes barbares d'aînés me tannait le cuir.

Cette fois, je ne pus m'empêcher de rire. Autour de nous, la campagne était paisible. Il régnait un calme comme on n'en trouve que lorsqu'il n'y a pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Un calme pratiquement inconcevable à mon époque, où les machines avaient étendu le pouvoir de l'homme au point qu'une seule personne pouvait faire autant de bruit qu'une foule en colère. Ici, on n'entendait que le bruissement des feuilles, le cri occasionnel d'un oiseau de nuit et le pas sourd de nos chevaux.

**[Passage coupé retraduit à partir d'ici ]**

Je marchais un peu plus facilement maintenant, car mes muscles tétanisés commençaient à se détendre librement avec l'exercice. La sensation de piqûre se calmait également tandis que j'écoutais les histoires de Jamie, toutes pleines d'humour et d'auto-dérision.

*« Je n'aimais pas du tout être battu, évidemment, mais si j'avais eu le choix, j'aurais sans doute préféré mon père à l'instituteur. À l'école, on cinglait surtout la paume de la main avec une lanière, plutôt que le derrière. Mon père disait que s'il me fouettait sur la main, je ne pourrais pas travailler, alors que s'il me fouettait le cul, au moins je ne serais pas tenté de m'asseoir et de rester inactif. Nous avons un maître d'école différent chaque année, en général ; ils ne restaient pas longtemps, ils devenaient fermiers ou partaient dans des régions plus riches. Les maîtres d'école sont si peu payés qu'ils sont toujours maigres et affamés. J'en ai eu un gros une fois, et je n'ai jamais pu croire que c'était un vrai maître d'école; il ressemblait à un pasteur déguisé. »* Je pensai au petit et dodu père Bain et je souris en signe d'acquiescement.

*« Je me souviens surtout de l'un d'eux, parce qu'il nous faisait nous tenir devant la classe, la main tendue, et nous parlait longuement de nos fautes avant de commencer à frapper, et il continuait de parler entre les coups. Je restais là, la main tendue, à prier pour qu'il arrête de jacasser et qu'il reprenne sa besogne avant que je ne perde tout mon courage et que je me mette à pleurer. »*

*« J'imagine que c'est ce qu'il voulait que tu fasses »,* dis-je, éprouvant une certaine sympathie malgré moi.

*« Oh, aye »,* me répondit-il sans détour. *« Mais il m'a fallu un certain temps pour m'en rendre compte. Et une fois que je l'ai compris, comme d'habitude, je n'ai pas pu me taire. »* Il soupira. *« Que s'est-il passé ? »* J'avais presque oublié ma fureur à ce moment-là.

*« Eh bien, il m'a fait me lever un jour – j'ai beaucoup été battu parce que comme je ne pouvais pas écrire correctement avec ma main droite, je continuais à vouloir écrire avec la gauche. Il m'a cinglé la paume trois fois - en prenant presque cinq minutes pour le faire, le salaud - et il me reprochait d'être un jeune voyou stupide, oisif et têtu avant de me donner le coup suivant. Ma main me brûlait féroce, parce que c'était la deuxième fois ce jour-là, et j'avais peur parce que je savais que j'écoperais d'une terrible raclée en rentrant à la maison. C'était la règle ; si je recevais une raclée à l'école, j'avais droit à une autre immédiatement en rentrant à la maison, car mon père pensait que l'école était importante - bref, j'ai perdu mon sang-froid. »* Sa main gauche s'enroula involontairement autour de la rêne, comme pour protéger une paume sensible.

Il s'arrêta et me jeta un regard. *« Je perds rarement mon sang-froid, Sassenach, et généralement je le regrette quand cela arrive. »* Cela, pensai-je, était probablement la déclaration la plus proche d'une excuse qu'il m'accorderait.

*« L'as-tu regretté cette fois-ci ? »*

*« Eh bien, j'ai serré les poings et je l'ai regardé fixement - il était grand, maigre, une vingtaine d'années probablement, bien qu'il me paraissait assez vieux - et j'ai dit "Je n'ai pas peur de vous, et vous ne pouvez pas me faire pleurer, peu importe la force avec laquelle vous me frappez !" Il a pris une grande inspiration et a expiré lentement. Je suppose que c'était une erreur de jugement de lui dire cela alors qu'il tenait encore la sangle. »*

*« Ne me dis rien », dis-je. « Il a essayé de te prouver que tu avais tort ? »*

*« Oh, oui, il a essayé. »* Jamie hochait la tête, son visage sombre contrastant avec le ciel éclairé par les nuages. L'intonation de sa voix exprimait une certaine satisfaction farouche à prononcer le mot "essayé".

*« Il n'a pas réussi, alors ? »*

Sa tête hirsute remua en signe d'acquiescement. *« Non. Du moins, il n'a pas pu me faire pleurer. Mais il m'a certainement fait regretter de ne pas m'être tu. »*

Il s'arrêta un moment, tournant son visage vers moi. La couverture nuageuse s'était éclaircie pendant un instant, et la lumière caressait les contours de sa mâchoire et de ses joues, le faisant paraître mordoré, comme l'un des archanges de Donatello.

*« Quand Dougal t'a décrit mon caractère, avant notre mariage, a-t-il mentionné par hasard que je pouvais être parfois un peu têtu ? »* Ses yeux bridés brillaient, évoquant bien davantage Lucifer que Saint Michel.

Je me mis à rire. *« C'est un euphémisme. Si je me souviens bien, ce qu'il a dit, c'est que tous les Fraser sont têtus comme des bourriques, et que tu es le pire de tous »,* dis-je, un peu sèchement. *« En fait, je l'avais déjà remarqué par moi-même. »*

Il sourit alors qu'il guidait son cheval pour contourner une flaque d'eau profonde sur la route, dirigeant ensuite le mien par la rêne d'appui.

*« Mmph, eh bien, je ne pense pas que Dougal ait tort »,* dit-il une fois le passage difficile bien négocié. *« Mais si je suis têtu, je l'admets sans conteste. Mon père était comme moi, et nous nous disputions de temps à autre pour finir par nous réconcilier sans recourir à la force, généralement en me penchant par-dessus la clôture. »*

**[Fin du passage coupé] >>**

**4/5 - (Le chardon et le tartan - tome 1, chap 22)**

<< Soudain, Jamie saisit les rênes de mon cheval et le fit s'arrêter. Chardon rechigna et s'ébroua.

— *Tout doux, tout doux !* murmura Jamie. *Stad, mo dhu!*

Son propre cheval secoua nerveusement la tête.

— *Que se passe-t-il ?* murmurai-je à mon tour.

Je ne voyais rien d'anormal. Le clair de lune nimbait la campagne et la route de taches de lumière argentée. Devant nous se dressait une forêt de pins dans laquelle les chevaux semblaient avoir peur de pénétrer.

— *Je ne sais pas. Reste ici et ne fais pas de bruit. Remonte sur ton cheval et tiens la bride du mien. Si je t'appelle, avancez lentement, sans faire de bruit.*

Sa voix calme me rassura. Je le regardai se faufiler dans les bruyères et disparaître dans l'obscurité. La forêt était noire, mais bruissante de vie. Les troncs des sapins gémissaient doucement, éparpillant des millions d'aiguilles dans la brise. C'était l'endroit rêvé pour les fantômes et les esprits malins. Le moment était mal choisi pour me faire peur toute seule.

Mais où était donc passé Jamie ? Une main m'attrapa par la cuisse et je poussai un cri étranglé. Par réflexe, je donnai un grand coup de poing rageur dans le poitrail de Jamie.

— *Ne me fais plus jamais ça !*

— *Chut, répondit-il. Viens avec moi.*

Me faisant descendre de monture sans ménagement, il attacha les deux chevaux à un buisson et me tira par la main.

— *Mais qu'est-ce qui se passe ?* répétais-je en trébuchant contre des racines.

— *Tais-toi. Regarde où tu marches et arrête-toi quand je te le dirai.*

Nous avançâmes plus ou moins silencieusement vers la lisière du bois. Il y faisait noir, seules quelques taches de lumière blafarde traversaient ici et là l'épais feuillage. Malgré tous ses efforts, Jamie lui-même n'arrivait pas à marcher sans faire craquer les branches et les aiguilles sèches qui jonchaient le sol.

Le terrain se mit à monter abruptement. Jamie me fit passer devant lui et guida mes mains et mes pieds tandis que nous grimpons sur un rocher de granit. Son sommet était juste assez grand pour nous accueillir, couchés côte à côte. Jamie colla sa bouche contre mon oreille et murmura, à peine perceptible :

— *À une cinquantaine de mètres devant nous, dans la clairière sur la droite. Tu les vois ?*

Dès que je les eus repérés, je les entendis : une petite meute d'une dizaine de loups. Ils ne hurlaient pas à la lune. Leur proie gisait dans l'ombre, une masse sombre avec une patte dressée en l'air, oscillant sous les coups de dents qui fouillaient la carcasse. On entendait à peine un grognement de temps à autre, tandis qu'un louveteau était chassé par un aîné pour avoir tenté de lui chaparder son morceau, et le craquement des os sous les crocs.

Ma vue s'accoutuma à la scène baignée par le clair de lune. Je distinguai plusieurs silhouettes étendues sous les arbres, repues et paisibles. Des reflets de fourrures argentées luisaient ici et là, tandis que ceux qui étaient toujours autour de la carcasse cherchaient avidement quelques restes oubliés par les autres.

Une grosse tête aux yeux jaunes apparut soudain dans un rayon de lumière, les oreilles dressées. Le loup émit un cri pressant, entre le gémissement et le grondement, et ses compagnons s'immobilisèrent. Les yeux safran paraissaient fixés sur les miens. L'animal ne semblait pas avoir peur, ni même être intrigué, il reconnaissait simplement ma présence. La main de Jamie dans mon dos m'enjoignit de ne pas bouger. Mais je n'avais aucun désir de m'enfuir. J'aurais pu rester là des heures entières. Elle — car j'étais sûre que c'était une femelle — agita ses oreilles, comme pour indiquer que je ne présentais aucun danger et se recoucha tranquillement.

Nous restâmes à les observer encore quelques minutes.

Puis Jamie me fit signe qu'il était temps de partir. Il me tint la main pour me guider pendant le retour vers la route. C'était la première fois que je le laissais me toucher depuis qu'il m'avait battue. Encore sous le charme du spectacle des loups, nous restâmes silencieux. Nous commençons de nouveau à nous sentir bien l'un avec l'autre.

Tout en marchant, je ne pus m'empêcher d'admirer la manière dont il s'y était pris. Sans explication directe, sans excuse, il m'avait transmis son message qui était : « Je t'ai montré la justice et tu l'as apprise. Et je t'ai montré la grâce, dans la mesure de mes moyens. Si je n'ai pu t'épargner la douleur et l'humiliation, je t'ai offert ma propre peine et ma propre humiliation pour alléger ton fardeau. »

— *Tu en as beaucoup souffert ?* demandai-je brusquement.

– De quoi ?

– De tes raclées ?

Il exerça une légère pression sur ma main avant de la lâcher.

– Généralement, j'oubliais dès que c'était fini. Sauf la dernière fois. Là, ça m'a pris un certain temps.

– Pourquoi ?

– D'une part, j'avais seize ans et j'étais déjà un homme. Du moins je le pensais. De l'autre, ça m'a fait un mal de chien.

– Tu n'es pas obligé de me raconter si ça t'ennuie, dis-je, sentant que j'avais touché un point sensible. C'est une histoire douloureuse ?

– Moins douloureuse que la raclée elle-même, dit-il en riant. Non, ça ne m'ennuie pas de te le raconter, mais c'est une longue histoire.

– Bah, la route est longue jusqu'à Bargrennan.

– C'est vrai. Tu te souviens que j'ai passé un an à Leoch quand j'avais seize ans ? C'était un accord entre Colum et mon père, pour que je me familiarise avec les hommes du clan de ma mère. J'ai d'abord passé deux ans chez Dougal, puis un an au château, pour apprendre les bonnes manières, le latin, etc.

– Je me demandais bien ce que tu étais venu faire là.

– J'étais grand pour mon âge. Je savais très bien manier l'épée et j'étais le meilleur cavalier de tous.

– Mmm, modeste avec ça !

– Pas trop. J'étais très sûr de moi et j'avais la langue bien pendue; plus qu'aujourd'hui encore.

– Qu'est-ce que ce devait être !

– Oui, Sassenach. J'avais découvert que je pouvais faire rire les autres avec mes remarques et je n'en ratais pas une, sans trop faire attention à ce que je disais, ni à qui je le disais. J'étais parfois cruel, sans le vouloir. Mais si j'avais quelque chose de drôle à dire, je ne pouvais m'en empêcher.

Il leva les yeux vers le ciel pour évaluer l'heure. La lune était pratiquement couchée. Je reconnus Orion au-dessus de la ligne d'horizon et me sentis réconfortée par la vue de cette constellation familière.

– Un jour, reprit-il, j'ai dépassé les bornes. J'étais avec plusieurs amis, remontant un couloir, quand on a croisé Mme FitzGibbons. Elle portait un panier presque aussi gros qu'elle et elle avançait sans voir où elle mettait les pieds, se cognant aux murs. À l'époque elle était presque aussi imposante qu'aujourd'hui.

Il se frotta le nez d'un air gêné.

– J'ai fait quelques remarques peu galantes concernant son allure. Drôles, mais très irrévérencieuses. Mes amis ont éclaté de rire, mais je ne pensais pas que Mme FitzGibbons m'avait entendu.

Je revis en pensée la matrone de Leoch. Avec moi, elle s'était toujours montrée gentille et patiente, mais elle ne semblait pas du genre à se laisser insulter par des morveux impertinents.

– Qu'a-t-elle fait ?

– Rien, sur le moment. Elle a poursuivi sa route comme si de rien n'était. Mais le lendemain, à l'Assemblée, elle s'est levée et a tout raconté à Colum.

– Aïe !

Je savais l'affection que Colum portait à Mme FitzGibbons et il n'avait pas dû apprécier qu'on lui manque de respect.

– *Il s'est passé la même chose qu'avec Laoghaire, ou presque. J'ai rassemblé tout mon courage et, avant même qu'on me demande quoi que ce soit, j'ai annoncé que je préférais être puni à coups de poing. J'essayais de paraître très calme et adulte, mais mon cœur battait à toute allure. J'ai frémi en regardant les mains d'Angus. On aurait dit deux rochers. Plusieurs personnes dans la salle se sont mises à rire. Je n'étais pas aussi grand qu'aujourd'hui et je pesais deux fois moins. Angus aurait pu m'arracher la tête d'un seul coup de poing.*

» *Colum et Dougal m'ont lancé un regard noir, même si je sentais qu'ils étaient fiers de mon toupet. Puis Colum a dit que, puisque je m'étais comporté comme un enfant, je devais être puni comme tel. Avant même que j'aie pu ouvrir la bouche, Angus m'avait saisi et retourné comme une crêpe sur ses genoux. Il a rabattu mon kilt et m'a donné quinze coups de martinet sur les fesses, devant tout le monde !*

– *Oh, la vache !* fis-je en grimaçant.

– *Mmmphm. Tu as sans doute remarqué qu'Angus prend son travail à cœur ! À ce jour, je me rappelle encore exactement où chaque coup est tombé. J'ai porté les marques pendant des semaines.*

Il attrapa au passage une poignée d'aiguilles de pin sur le bord de la route et les écrasa entre ses doigts. Une odeur de térébenthine se répandit autour de nous.

– *Mais ce n'était pas fini. Je tentais de m'éclipser discrètement, la queue entre les jambes, quand Dougal m'a rattrapé par le col et m'a traîné jusqu'au fond de la salle. Puis il m'a obligé à traverser la salle à genoux pour aller supplier la mère Fitz et Colum de me pardonner. Ensuite, je me suis excusé auprès de tous ceux présents pour ma grossièreté. Enfin, j'ai dû remercier Angus de m'avoir battu. Là, j'ai bien failli m'étrangler, mais il a été gentil. Il m'a tendu la main pour m'aider à me relever. Après quoi, on m'a fait asseoir sur un tabouret à côté de Colum, où j'ai dû rester jusqu'à la fin de l'Assemblée. Ça a été l'heure la pire de ma vie. J'avais le visage et le derrière en feu, les genoux à vif, et je n'avais pas le droit de relever la tête. Mais le pire, c'était que j'avais une envie de pisser à me faire éclater la vessie. J'ai cru mourir. J'aurais préféré ça plutôt que de faire sur moi devant tout le monde. Il s'en est fallu de peu.*

Je réprimai mon envie de rire.

– *Tu ne pouvais pas demander à Colum la permission d'aller au petit coin ?*

– *Il savait très bien ce qui se passait, comme tout le monde dans la salle. Il suffisait de me voir gigoter comme un asticot sur mon tabouret. Certains prenaient déjà des paris pour savoir combien de temps je tiendrais. Colum m'aurait laissé sortir, mais je me suis entêté. Une fois l'Assemblée terminée, j'ai couru hors de la salle, mais je n'ai pas pu aller plus loin que la première porte. J'ai pissé derrière, des litres.*

Il sourit d'un air penaud et laissa tomber sa poignée d'aiguilles de pin.

– *Voilà, maintenant tu connais la pire des choses qui me soit jamais arrivée.*

Cette fois, ce fut plus fort que moi, je me tordis de rire au point de devoir m'arrêter sur le bord de la route pour reprendre mon souffle.

– *Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?* s'étonna-t-il en riant à son tour.



– *C'est que je t'imagine, assis sur ton tabouret, avec ton air têtue et la vapeur qui te sort des oreilles !*

– *Ah, ce n'est pas facile d'avoir seize ans !* lança-t-il, soudain nostalgique.

– *Alors c'est pour ça que tu es venu au secours de Laoghaire, l'autre jour ? Tu savais ce qui l'attendait.*

Il parut surpris.

– *C'est plus facile de recevoir un coup de poing au visage quand on a vingt-trois ans que d'être fessé en public quand on en a seize. Rien ne fait plus mal qu'un orgueil froissé, et à cet âge-là, il se froisse facilement.*

– *Je me demande. Je n'avais jamais vu quelqu'un attendre un coup de poing avec le sourire.*

– *Il valait mieux sourire avant parce que après, je n'étais pas beau à voir.*

– *Oui, admis-je, l'air songeur. J'avais cru... Je ne terminai pas ma phrase, soudain gênée.*

– *Qu'avais-tu cru ? Au sujet de Laoghaire et moi, tu veux dire ? Tout le monde a pensé la même chose, toi, Alec et tous les autres, Laoghaire comprise. Mais j'aurais fait pareil si elle avait été laide.*

Il me donna un coup de coude.

– *Même si tu ne me crois pas.*

– *Pourtant, je vous ai bien vus tous les deux dans l'alcôve, me défendis-je, et tu as bien appris à embrasser quelque part !*

Jamie traîna les pieds dans la poussière, embarrassé. Il baissa timidement la tête.

– *C'est que... Sassenach, je ne suis pas plus vertueux qu'un autre. J'ai essayé, mais parfois la tentation était trop forte. Tu connais les mots de saint Paul : « Mieux vaut se marier que se consumer. » Eh bien, je me consumais à petit feu.*

Je ris de nouveau, me sentant le cœur aussi léger qu'une gamine de seize ans.

– *C'est pour ça que tu m'as épousée ?* le taquinai-je. *Pour éviter de pécher ?*

– *Oui. C'est à ça que sert le mariage, non ? Ça rend sacrés des actes qu'autrement je serais obligé de confesser.*

Cette fois, mon cœur fondit.

– *Oh, Jamie ! C'est fou ce que tu me plais !*

Ce fut son tour de rire à gorge déployée. Il était plié en deux et dut s'asseoir sur le bas-côté. Il se renversa en arrière et se roula dans l'herbe, manquant de s'étouffer.

– *Mais qu'est-ce qui te prend ?* demandai-je, vexée. Il se redressa et essuya ses yeux.

– *Murtagh avait raison au sujet des femmes. J'ai risqué ma vie pour toi, j'ai volé, incendié, agressé, et assassiné pour toi. Tout ce que j'ai récolté, ce sont des insultes, des coups de pied et des griffures au visage. Puis je te bats et je te raconte la chose la plus humiliante qui me soit arrivée, et tu declares que je te plais !*

Il repartit de plus belle à rire. Enfin, il se releva et me tendit la main.

– *Tu es vraiment incompréhensible, Sassenach, mais tu me plais aussi. Allons-y.*

Il se faisait tard... ou tôt, selon le point de vue, et il fallut remonter à cheval pour arriver à Bargrennan avant l'aube. Entre-temps, je m'étais suffisamment remise pour supporter la selle, bien que les effets se fassent toujours sentir.

Nous chevauchâmes en silence un long moment. Plongée dans mes pensées, je méditais pour la première fois sur ce qui se passerait si je parvenais à retrouver mon chemin jusqu'au cercle de menhirs. Bien que je n'aie épousé Jamie que par obligation et que je dépende de lui par nécessité, il était indéniable que j'étais de plus en plus attachée à lui.

Plus importants encore, sans doute, étaient ses sentiments à mon égard. D'abord lié à moi par les circonstances, ensuite par l'amitié puis finalement par une profonde passion sexuelle, il n'avait jamais fait la moindre allusion à ses sentiments. Et pourtant...

Il avait risqué sa vie pour moi. Cela entraînait d'ailleurs dans le cadre de son serment de mariage. Il avait déclaré qu'il verserait son sang pour moi. Je le croyais sur parole.

J'avais été particulièrement émue en l'entendant me confier des fragments intimes de son passé. S'il ressentait pour moi ce que je pressentais, comment réagirait-il à ma disparition soudaine ? Les vestiges de ma douleur physique s'atténuèrent encore tandis que je me débattais avec ces pensées troublantes. >>

## 5/5 - (Le chardon et le tartan - tome 1, chap 22)

<< Nous étions à quelques kilomètres de Bargrennan quand Jamie reprit soudain la parole.

– *Je t'ai déjà raconté comment mon père était mort ?*

– *Dougal m'a dit qu'il avait succombé à une attaque... je veux dire une apoplexie, répondis-je, un peu surprise.*

Notre conversation sur la fessée avait dû lui rappeler son père.

– *C'est vrai. Mais... euh... il...*

Il s'interrompit, cherchant ses mots. Puis il haussa les épaules, prit une profonde inspiration, et vida son cœur :

– *Ça s'est passé au fort, là où nous étions hier, après ma capture à Lallybroch par Randall et ses hommes. Deux jours après ma première flagellation, Randall m'a convoqué dans son bureau. Deux hommes sont venus me chercher pour m'y conduire. C'est comme ça que j'ai su où te trouver. En sortant du cachot, j'ai aperçu mon père dans la cour. Il avait découvert où ils m'avaient emmené et était venu essayer de me faire libérer, ou du moins voir si j'étais en bonne santé.*

Jamie donna un coup de talon dans les flancs de son cheval, pour le faire accélérer. L'aube ne s'était pas encore levée, mais le ciel s'éclaircissait. Il ferait jour dans moins d'une heure.

– *Jusqu'à ce que je l'aperçoive, je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais seul et terrifié. Les gardes ne nous ont pas laissés parler longtemps, mais au moins il a pu m'embrasser. Je lui ai dit que j'étais désolé... pour Jenny et tout ce qui était arrivé. Il m'a dit de me taire et m'a serré contre lui. Il m'a demandé comment j'allais – il était au courant pour la flagellation – et je lui ai répondu que ça irait. Les soldats ont alors voulu m'entraîner et il m'a serré une dernière fois contre lui et m'a recommandé de ne pas oublier de prier, quoi qu'il arrive, et de toujours garder la tête haute. Puis il m'a embrassé et les gardes m'ont emmené. Je ne l'ai plus jamais revu.*

Sa voix était calme mais un peu rauque. Moi-même j'avais la gorge nouée.

– *Quand je suis entré dans le bureau, reprit-il, Randall a demandé à ses hommes de nous laisser et nous sommes restés seuls. Il m'a offert un tabouret. Il m'a annoncé que mon père s'était porté caution pour obtenir ma libération, mais que les charges qui pesaient sur moi étaient trop lourdes. Il fallait un accord signé par le duc d'Argyll, puisque nous étions sur son territoire. J'ai compris alors que mon père était sans doute déjà en route pour aller le trouver.*

*Entre-temps, m'annonça Randall, il fallait encore régler la question de ma deuxième flagellation.*

Jamie s'arrêta de nouveau, comme s'il ne savait pas comment présenter la suite.

*– Il... il était bizarre dans ses manières. Très cordial, mais avec quelque chose que je ne comprenais pas. Il ne me quittait pas des yeux, comme s'il s'attendait que je fasse quelque chose. Il s'est à moitié excusé, déclarant qu'il était navré que nos relations soient si difficiles pour le moment et qu'il aurait préféré que les circonstances soient différentes, etc.*

Je ne voyais vraiment pas où il voulait en venir : deux jours plus tôt, il voulait ma peau. Mais quand il a enfin annoncé ce qu'il cherchait, il n'y est pas allé par quatre chemins.

*– Mais que voulait-il donc ?* demandai-je.

Jamie me lança un regard de côté, puis détourna rapidement la tête, l'air embarrassé.

*– Moi.*

Je sursautai si violemment que mon cheval fit une embardée.

*– Il a été très clair sur le sujet, continua Jamie. Si je... le laissais faire, il annulerait la seconde flagellation. Et si je refusais, il me ferait regretter d'être jamais venu au monde.*

J'étais abasourdie.

*– Je le regrettais déjà. J'avais l'impression d'avoir avalé du verre brisé. Mes genoux s'entrechoquaient.*

*– Mais... qu'est-ce que tu as fait ?* Il soupira.

*– Pour tout te dire, j'ai réfléchi à la question. J'avais encore tellement mal au dos que je supportais difficilement une chemise, et chaque fois que je me levais, j'avais la tête qui tournait. L'idée de subir cette torture à nouveau... attaché, sans pouvoir me défendre, attendant le prochain coup de fouet...*

Il frissonna.

*– Je ne savais pas l'impression que ça me ferait mais se faire prendre par-derrière était certainement moins douloureux. Des hommes sont morts des suites d'une flagellation, tu sais, et, connaissant Randall, je savais qu'il ferait tout pour avoir ma peau si je refusais. Mais je sentais encore le baiser de mon père sur ma joue. J'ai songé à ce qu'il m'avait dit et... je n'ai pas pu. Je me suis dit : « Cette ordure a déjà violé ma sœur, je préfère crever plutôt de me laisser violer à mon tour. »*

Je ne trouvais pas ça drôle. Je revis en pensée le visage de Randall, sous un nouveau jour cette fois Jamie se frotta la nuque, puis laissa retomber sa main sur le pommeau de la selle.

*– J'ai rassemblé le peu de courage qui me restait et j'ai dit non. Je l'ai dit haut et fort, et j'y ai ajouté toutes les insultes qui me passaient par la tête, pour être sûr de ne pas pouvoir faire marche arrière. Ça n'a pas vraiment arrangé mon cas, mais je suppose qu'il n'existait aucun autre moyen de refuser une telle offre.*

*– Non, convins-je, la gorge sèche. Je ne sais pas ce que tu lui as dit exactement, mais il n'a pas dû apprécier.*

*– Tu peux le dire. Il m'a giflé pour me faire taire et je suis tombé de mon tabouret. Je suis resté allongé sur sol et j'ai attendu, pendant qu'il me toisait, jusqu'à ce qu'il rappelle ses hommes pour qu'ils me reconduisent dans ma cellule. Il n'a pas changé d'expression. Simplement, au moment de sortir, il a lancé : « À vendredi ! » comme si on avait un rendez-vous galant.*

Les gardes n'avaient pas reconduit Jamie dans la cellule qu'il partageait avec trois autres prisonniers mais dans un cachot isolé, où il attendit dans le noir avec pour seule distraction, la visite quotidienne du médecin qui venait panser son dos.

– *Ce n'était pas un docteur très efficace, mais il était bon. Un jour, avec la graisse d'oie et le charbon, il m'a apporté une petite bible qu'avait laissée un prisonnier mort depuis. Il m'a dit qu'il savait que j'étais papiste et que, si les paroles du Seigneur ne me reconfortaient pas, au moins je pourrais comparer mes problèmes avec ceux de Job.*

Il se mit à rire.

– *Bizarrement, ça m'a reconforté. Le Christ lui aussi a subi le fléau et, au moins, je savais qu'on n'allait pas me crucifier. D'un autre côté, ajouta-t-il d'un air narquois, Ponce Pilate ne lui a pas fait de propositions indécentes.*

Jamie avait conservé la petite bible. Il fouilla dans son sporran et me la tendit. C'était un volume élimé, imprimé sur un papier si fin que les lettres apparaissaient à travers la page. La page de garde portait un nom : ALEXANDER WILLIAM RODERICK MACGREGOR, 1733. L'encre était passée et floue, et la tranche du livre semblait avoir été mouillée à plusieurs occasions. Je retournai la bible entre mes mains, intriguée. Même si elle était toute petite, Jamie avait dû avoir du mal à la conserver pendant toutes les péripéties des quatre dernières années.

– *Je ne t'ai jamais vu la lire, dis-je en la lui rendant.*

– *Ce n'est pas pour la lire que je la garde.*

Il la remit à sa place en caressant sa reliure du pouce. Puis il tapota son sporran d'un air satisfait.

– *Quelqu'un a une dette envers Alex MacGregor, j'ai bien l'intention de la lui réclamer un de ces jours. Enfin, dit-il, reprenant le fil de son histoire. Le vendredi est arrivé, et je ne savais plus si je devais trembler ou me féliciter d'en avoir presque terminé. L'attente et la peur étaient presque pires que la douleur qui m'attendait. Mais le moment venu...*

Il haussa les épaules et me montra son dos.

– *Tu as vu le résultat. Tu peux imaginer ce que ce fut.*

– *Uniquement parce que Dougal m'a raconté. Il y était.*

Jamie hocha la tête.

– *Oui, et mon père aussi, mais je l'ignorais à l'époque. J'étais trop préoccupé par mes petits problèmes pour faire attention aux autres.*

– *Et c'est là que...*

– *Mmmphm. Plusieurs personnes m'ont raconté que, vers le milieu du supplice, on me croyait déjà mort. Mon père a dû le croire aussi.*

Il hésita et sa voix trembla.

– *D'après Dougal, quand je suis tombé, mon père a gémi et a porté une main à sa tête. Puis il s'est effondré tout d'une masse. Il ne s'est jamais relevé.*

Des oiseaux s'agitaient dans la bruyère, se répondant parmi les feuilles encore sombres des arbres. Jamie avait la tête baissée et je ne pouvais voir son visage.

– *Je ne savais pas qu'il était mort. On ne me l'a dit qu'un mois plus tard, quand on a pensé que j'étais assez fort pour le supporter. Je ne l'ai pas enterré, comme un fils doit enterrer son père. Et je n'ai jamais vu sa tombe parce que j'ai peur de rentrer chez moi.*

– *Jamie... oh, mon cher Jamie...*

Après un long silence, je lui dis doucement :

– *Tu ne dois pas... tu ne peux pas te sentir responsable, Jamie. Tu n'aurais rien pu faire.*

– *Ah non ? Tu as peut-être raison, mais serait-ce arrivé si j'avais accepté l'offre de Randall ? Cette question me hante et ne soulage en rien ce que je ressens C'est comme si j'avais tué mon père de mes propres mains.*

– *Jamie... répétais-je.*

Mais je ne trouvais rien à dire. Nous restâmes silencieux un moment, puis il releva la tête et redressa ses épaules.

– *Je ne l'ai dit à personne, mais il m'a semblé que tu devais le savoir... au sujet de Randall. Tu as le droit de savoir ce qu'il y a entre lui et moi.*

Pour la première fois, j'entrevis ce qu'il avait pu ressentir en bondissant sur la fenêtre de l'Anglais, un pistolet non chargé à la main. Je commençais à lui pardonner le traitement qu'il m'avait infligé.

Comme s'il lisait dans mes pensées, il reprit, sans me regarder :

– *Tu comprends peut-être maintenant pourquoi il m'a semblé nécessaire de te battre ?*

Je ne répondis pas tout de suite. Cela ne suffisait pas.

– *Je comprends, répondis-je enfin. Et je te pardonne. Ce que je ne peux te pardonner, ajoutai-je en haussant la voix malgré moi, c'est que tu y as pris du plaisir !*

Il se pencha sur le garrot de sa monture, riant à gorge déployée.

L'aube commençait à poindre et je pouvais distinguer ses traits, tirés par la fatigue, la tension et l'hilarité. Les griffures sur ses joues paraissaient noires dans la pénombre.

– *Si j'y ai pris du plaisir, Sassenach ? Et comment ! Tu ne peux imaginer à quel point ça m'a plu. Tu étais si... jolie. J'étais hors de moi et tu te débattais comme une tigresse. Je ne voulais pas te faire de mal, mais je ne pouvais pas m'en empêcher non plus. Bon sang ! soupira-t-il en se mouchant. Oui, oui, j'y ai pris du plaisir. Tu devrais me remercier de m'être retenu.*

Il commençait à m'énerver à nouveau.

– *Retenu ? Tu appelles ça te retenir ! Il m'a plutôt semblé que tu t'en donnais à cœur joie. Tu as failli me rendre infirme, espèce d'arrogant bâtard d'Écossais !*

– *Si j'avais voulu te rendre infirme, tu t'en serais aperçue. Après tout, j'ai fini la nuit couché par terre.*

Je le foudroyai du regard.

– *Ah, c'est ça, ta retenue ?*

– *Oui. J'ai pensé qu'il ne serait pas juste de te prendre de force même si j'en mourais d'envie, ajouta-t-il en riant. Ça m'a demandé un effort considérable.*

– *Me prendre de force ? glapis-je.*

– *Ben oui, vu les circonstances, on peut difficilement dire « faire l'amour ».*

– *Appelle-le comme tu voudras, tu as bien fait de te « retenir » car, dans le cas contraire, tu serais en ce moment même en train de pleurer la perte d'une certaine partie de ton anatomie.*

– *C'est bien ce que j'ai pensé.*

– *Et tu t'imagines que je vais applaudir ta noblesse d'âme, parce que tu ne m'as pas violée après m'avoir rouée de coups ?*

Il attendit quelques instants avant de soupirer et de dire :

– *Je vois que j'ai eu tort d'aborder le sujet. Tout ce que je voulais, c'était te demander si tu voulais bien me laisser à nouveau partager ton lit, une fois à Bargrennan.*

Il ajouta timidement :

– *Il fait froid par terre.*

Nous parcourûmes bien sept kilomètres avant que je trouve quoi lui répondre. Quand j'eus enfin trouvé, je le dépassai et mis mon cheval en travers du chemin, l'obligeant à s'arrêter. Les toits de Bargrennan étaient visibles au loin. Je m'approchai de lui et le regardai droit dans les yeux.

– *Me ferez-vous l'honneur de partager ma couche ô mon seigneur et maître ?*

Il hésita, soupçonnant une entourloupette, puis acquiesça.

– *Oui, je veux bien. Merci.*

Il allait repartir quand je l'arrêtai.

– *Encore une chose, maître.*

– *Quoi donc ?*

J'extirpai ma dague de ma poche et la pointai vers la poitrine.

– *Si jamais tu lèves encore une fois la main sur moi, siffelai-je, je t'arrache le cœur et je le bouffe au petit déjeuner !*

Il y eut un long silence, uniquement perturbé par le cliquètement de nos harnais. Puis il tendit la main paume ouverte, vers moi.

– *Donne-la-moi !*

Comme j'hésitai, il répéta :

– *Donne-la-moi !*

Il prit la dague par la lame et la tendit devant lui comme un crucifix. Le soleil levant faisait briller la pierre de lune. Puis il récita quelque chose en gaélique. Je reconnus les paroles du serment que j'avais déjà entendu dans la grande salle du château de Leoch, mais il me les traduisit néanmoins :

– *Je jure sur la croix de Notre-Seigneur Jésus Christ, et par le fer sacré que je tiens, que je t'accorde toute ma fidélité et ma loyauté. Si ma main venait à se dresser contre toi en rébellion ou colère, je demande à ce que ce fer sacré me transperce le cœur.*

Il baisa la garde et me rendit la dague.

– *Je ne lance jamais de menaces en l'air, Sassenach, dit-il en arquant un sourcil, et je tiens toujours mes promesses. Alors, on peut aller se coucher, maintenant ? >>*